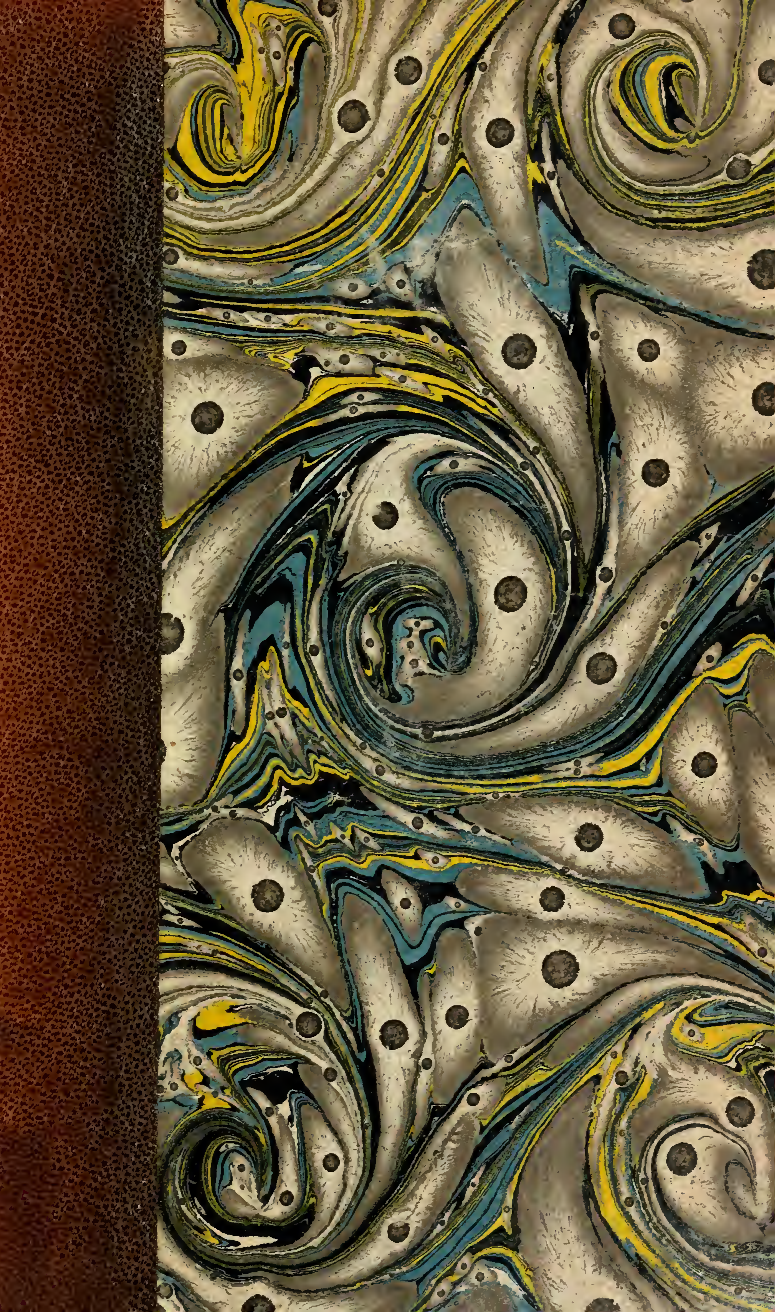
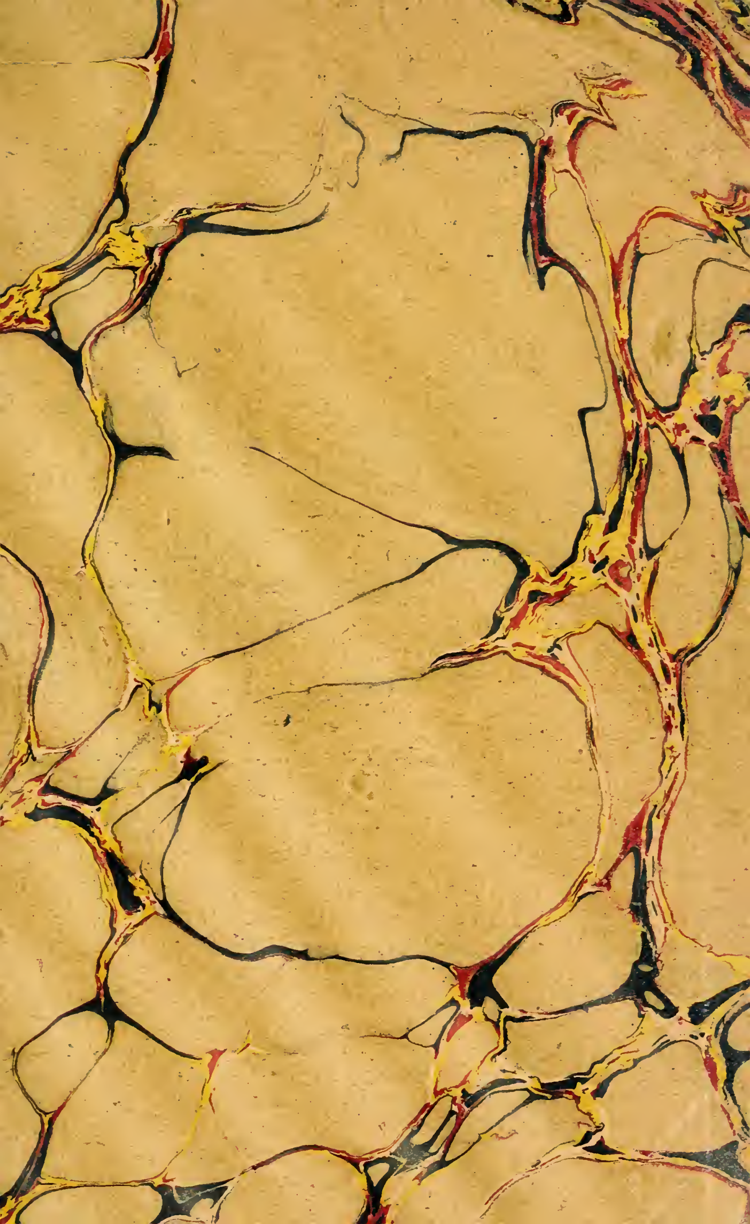






IDYLLES

ET

CHANSONS

DU MÊME AUTEUR :

LES ESPÉRANCES

POÉSIES

—

En préparation :

POEMES RENAISSANCE

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1357]

GEORGES LAFENESTRE

IDYLLES

ET

CHANSONS

(1864 — 1870)

Hymne. — La Clef des Champs.
L'Ame en fête. — La Chute des rêves.



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-29, PASSAGE CHOISEUL, 27-29

M DCCC LXXIV



HYMNE.

Je porte en moi l'âme du monde,
Du monde entier, du riche et mobile univers,
Ame agitée, âme féconde
Où des printemps hardis chassent les durs hivers!

La terre en qui je bois ma force
Me mêle à ses gaîtés autant qu'à ses douleurs,
Comme l'arbuste à frêle écorce
Qui vit de sa rosée et porte ses couleurs.

O misère! La froide brume
Appesantit mon rêve en inclinant les bois!
O splendeur! L'aube qui s'allume
Dans tous les plis du cœur m'illumine à la fois!

Hors de moi s'enfuit quelque chose
Sur le cours d'eau, sur l'aile errante des ramiers;
Elle s'ouvre en moi, blanche et rose.
La floraison d'avril qui rit dans les pommiers;

Avec les cimes balancées
Des sapins ténébreux qui gémissent en chœurs.
Se vont lamentant mes pensées,
Qui se dressent aussi vers d'étranges hauteurs

Et le mot, le seul mot d'espace
Ouvre, en mon crâne étroit, de si vastes déserts,
Que l'hirondelle, bientôt lasse.
Regrette. à les franchir. l'immensité des mers!

En toi, par toi, Monde admirable,
Je vis, mêlant ma force à ton activité,
Je suis ta course infatigable
Sans peur, comme l'enfant par sa mère emporté.

Marchons! Quelqu'un doit nous attendre,
Je ne sais où. Marchons par l'espace et le temps,
Hélas! sans jamais rien comprendre
Au sublime labeur qui nous tient haletants!



I

LA CLEF DES CHAMPS



VOX MARIS.

« Mer, éternelle Mer, source antique des rêves,
« Où prends-tu cette voix, cette éternelle voix
« Qui, tout un jour, couvrant le bruit des heures brèves,
« Attache nos pieds lents au sable nu des grèves,
« De vie et de repos nous enivre à la fois ?

« Où prends-tu ces soupirs, ces rumeurs étouffées,
« Qui, tout à coup, vers toi, précipitent les cœurs,
« Comme si, dans les plis des vagues échauffées,
« Allait bondir encor l'essaim rieur des Fées,
« Ou se dresser Vénus, ouvrant ses bras vainqueurs ?

« Qui t'enseigna le cri des Passions amères,
« Le Désespoir plaintif, le Doute sanglotant,
« Comment chante l'enfant, comment pleurent les mères,
« Toi qui, devinant l'homme en toutes ses misères,
« Lui sais parler toujours la langue qu'il entend ?

« L'Humanité mobile et la Terre féconde
« Semblent t'avoir admise en leurs entretiens sourds
« Pour grossir, à l'envi, ta musique profonde :
« Notre âme vit, notre âme ardente et vagabonde,
« Dans tes brusques sursauts de haines et d'amours !

« Le fier soldat n'a pas, sous l'atroce mitraille,
« Connu de hurlements, ni de fracas pareil
« A ceux des flots armés, quand, rangés en bataille,
« Ils chargent au galop l'écumante muraille
« Où leurs glaives aigus se brisent au soleil!

« Jamais, sur un lit d'or, une jeune maîtresse,
« D'un baiser si profond n'entoura son amant,
« Qu'il n'en puisse oublier la triomphante ivresse,
« Quand le vent matinal sous sa lente caresse
« Éveille la chanson de l'abîme dormant!

« Et si l'ouragan hurle au travers des ténèbres,
« Comme un grand criminel fouetté par ses remords,
« Le vieillard, blanc d'effroi, sent frémir ses vertèbres,
« En écoutant monter dans ces appels funèbres
« Le râle amoncelé de tous les siècles morts!

« O Mer, n'est-ce pas toi qui nous redis encore
« Les frissons de la plaine et la plainte des bois,
« L'invisible babil des nids, joyeux d'éclore,
« Le grand fracas des chars dans la cité sonore?..
« Mer, éternelle Mer, qui t'a donné ces voix? »



Comme un berger, le soir, qui rassemble ses bêtes
Et fredonne, en marchant, un refrain calme et doux,
Voici que, d'un grand geste écartant les tempêtes,
La Géante a courbé ses innombrables têtes,
Elle parle, et j'entends sa parole à genoux :

* * *

« De quoi t'étonnes-tu, fragile créature?
« Ne te souvient-il plus que le soleil et moi
« T'avons pétrie un jour dans mon écume impure?
« J'ai porté le chaos dans ma large ceinture;
« Le monde que j'ai fait s'agite sous ma loi.

« Non, tu ne peux compter, dans ta langue éphémère,
« Tout ce qu'il me fallut de jours laborieux
« Pour mûrir dans mes flancs le germe de la Terre,
« Ni quelle joie auguste emplit mon cœur de mère
« Quand l'enfant espéré s'élança vers les cieux!

« Les astres qui passaient frémirent de surprise
« Quand, tout à coup, le peuple inconnu des grands monts
« En cercle, lentement, se leva sous la brise,
« Et dans mes flots troublés traînant sa robe grise
« Salua le soleil qui les baisait aux fronts.

« Et les fleurs, et les bois pleins d'odeurs et d'ombrages,
« Avant d'escalader les hardis horizons,
« Se nourrirent longtemps du sel de mes rivages ;
« Les murmures qu'on voit courir dans les feuillages
« Ne sont qu'un souvenir de mes vieilles leçons!

« Après l'insecte, après l'aigle altéré de flamme,
« Et les lions vaillants, l'homme naquit enfin,
« Libre, buvant l'espace, et riant à la femme !
« Quand je vis dans ses yeux briller toute mon âme,
« Un vaste orgueil me prit : je refermai mon sein.

« Mais je vis au milieu de mon œuvre vivante,
« Satisfaite, attentive à son moindre besoin.
« La nue, aux urnes d'or, ma docile servante,
« Chaque jour vient puiser dans ma fraîcheur mouvante
« La vie et la santé qu'elle répand au loin.

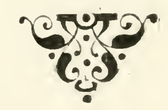
« Ma brise l'accompagne et l'aide en ses ouvrages ;
« Toutes deux, au retour, me content le matin
« Ce qu'elles ont trouvé dans leurs féconds voyages,
« Si ma race prospère, et ce qu'il faut d'orages
« Aux sillons altérés où doit fleurir le pain.

« Les fleuves agités, les discrètes rivières
« Ne s'endorment jamais dans la paix de mes bras,
« Sans m'avoir répété les rondes familières,
« Et les bruits de travail, et les clameurs guerrières
« Dont leurs échos pensifs se sont chargés là-bas !

« C'est ainsi qu'en mon sein lentement s'amoncelle
« L'admirable trésor des rires et des pleurs ;
« Toute âme, entrant chez moi, s'y trouvera chez elle ;
« Pour parler aux heureux ma joie est éternelle,
« J'ai des compassions pour toutes les douleurs.

« Seule aussi, je connais la formidable histoire
« Des temps qui ne sont plus et des peuples divers ;
« Et le savant, debout sur le haut promontoire,
« Peut lire, en lettres d'or, au fond de ma mémoire,
« Le poëme sacré du naissant Univers.

« Pour vous tous, j'ai gardé mon amour maternelle;
« Naissez, vivez, aimez sous le Soleil de feu!
« Devant l'Humanité nous faisons sentinelle,
« Lui, l'invincible époux, moi, l'épouse fidèle,
« Lui, l'œil éblouissant, moi, la bouche de Dieu! »





LA CITERNE.

Le matin limpide a blanchi les dalles.
Du haut des faubourgs, vers l'immense puits,
De loin, on entend traîner, à longs bruits,
Un cliquetis sec d'agiles sandales.

Les bras nus, les yeux chargés de sommeil,
Sous le tissu frais redressant leurs bustes,
Sur le marbre usé les filles robustes
S'attroupent en rond, buvant le soleil.

Rires petillants, babils et tapages,
Comme une flambée éclatent dans l'air,
Tandis qu'à tâtons, dans leurs noirs voyages,
Se choquent les seaux de cuivre et de fer.

Chaque seau remonte, heurte la margelle,
L'eau vive a bondi sur les pavés durs...
Un grand flot de joie à l'instant ruisselle
Sur les cœurs lavés des rêves impurs.





IDYLLE.

A ANDRÉ THEURIET.

Droits dans l'air bleu, les pins robustes, à la file,
Ouvrent en paix leur sombre et large parasol
Qui lance au loin, parmi les poussières du sol,
Des archipels d'ombre immobile.

Sous le dôme feuillu chante, la serpe en main,
De ses jarrets hâlés serrant l'écorce dure,
A pleins poumons, comme un marin dans sa mâture,
Chante le bûcheron romain.

Jeune et sans peur, il coupe au flanc des branches rousses
Les pommes aux grains d'or par l'amande entr'ouverts,
Dont la chute pesante écrase les thyms verts
Et les cigales sous les mousses.

D'en bas le suit de l'œil sa femme assise au frais,
D'un grand œil large et noir comme un œil de génisse;
Et l'épouse puissante, en chantant, peigne et lisse
Le flot de ses cheveux épais,

Tandis qu'aux plis pourprés de sa jupe de laine
Roule un bel enfant nu qui trébuche, et qui court
Dans les buissons meurtris ramasser le fruit lourd
Qu'il soulève et porte à grand'peine.

Riant, à pas muets, il revient, le mutin,
Jette son grand fardeau sur sa mère, et se sauve.
Deux fois la nonchalante a dressé son cou fauve,
Pour le saisir levé la main.

Enfin elle l'enlace. Il résiste, il trépigne,
Se débat, comme un faon dans les filets étroits :
Les pendeloques d'or déchirent sous ses doigts
L'oreille en feu qu'il égratigne.

Les cheveux dénoués hors du peigne d'émail
Ruissellent, comme l'onde aux racines d'un saule.
Les colliers sont brisés qui tintaient sur l'épaule,
Les triples colliers de corail,

Et, pareils au sang clair qui jaillit sous l'épée,
S'éparpillent les grains d'écarlate joyeux,
Dans les plis de la robe ouverte devant eux
Répandant leur troupe échappée.

Mais l'enfant, de plus belle, avec de grands éclats,
Jusqu'au bout de la course à les suivre s'obstine :
Pour atteindre le fond de la brune poitrine,
Il pousse, il tire des deux bras.

Rubans, lacets et nœuds sautent à l'aventure ;
Le corsage à la fin éclate tout entier,
Comme une écorce d'or craque sur le sentier
Révélant sa châtaigne mûre ;

Et se dressent soudain, en pleines majestés,
Pareils aux chastes seins de la grande Cybèle,
Deux seins, hardis et forts, dont le marbre étincelle,
Prêts aux longues maternités.

Dans les arbres prochains, sur la branche qui ploie,
Sonne un rire de père et d'époux orgueilleux :
Le silence divin endort les vastes cieux,
Nul écho n'a surpris leur joie.

Seule, en son lit sans ombre, au loin, la mer d'azur
Avec un lent soupir par instants se soulève,
Et ramène un flot las qui traînait sur la grève,
Sans agiter le sable impur.

Castel-Fusano.



EMBRASEMENT.

Comme la gueule en sang d'une large fournaise
Qui s'ouvre tout à coup dans un noir carrefour
Et crache des torrents de fumée et de braise
Sur les pavés rougis qui craquent alentour,

Brusquement, le Soleil dans l'horizon éclate,
Furieux, et, trouant les montagnes de fer,
Vomit, à grosse écume, une lave écarlate
Qui roule au grand galop dans les rocs, vers la mer.

Les nuages surpris se heurtent pêle-mêle
Sous le fouet des rayons qui jaillissent contre eux,
Et, tels que des manteaux déchirés par la grêle,
Traînent, éparpillés, leurs lambeaux poussiéreux.

Du feu ! Du feu ! Tout croule en l'incendie immense,
Rocs aigus, îlots plats sous les roseaux nageant,
La ville au loin qui sent dans la flamme en silence
Fondre ses ponts de marbre et ses clochers d'argent.

Comme un cuvier bouillant la lagune étincelle,
Et les longs avirons, éclatant par les airs,
Dans le brasier qui coule aux flancs de la nacelle
S'allument en cadence et pleurent des éclairs.

O splendide, ô vivante, ô divine lumière,
Dans cet embrasement de l'univers joyeux,
Prends l'homme aussi, prends-moi ; voici mon âme entière,
Toute, je te la livre, ô Soleil radieux !

Loin, bien loin, aussi loin que tes flèches vibrantes
Brisent la nuit stérile et vont ouvrir des yeux,
Jette-la, trempe-la de tes clartés puissantes
Dans la pourpre des mers et la pourpre des cieux,

Afin que, retombée aux ombres de la vie,
Elle épande à son tour, sans jamais s'épuiser,
Les trésors de chaleur dont tu l'auras remplie
Dans la force et l'éclat de ton dernier baiser !

Lagunes de Torcello.





A L'IMPRUNETA.

A l'Impruneta les filles sont belles :
Des ailes aux pieds, dans l'œil du soleil,
La tête aux aguets comme les gazelles,
Le sein droit et fier aux rosiers pareil.
A l'Impruneta les filles sont belles !

A l'Impruneta les gars sont hardis :
Chevelure éparse où la brise joue ;
Ils seront soldats, pâtres ou bandits ;
Une pourpre chaude allume leur joue.
A l'Impruneta les gars sont hardis !

A l'Impruneta l'église est étroite :
Le curé subtil range prudemment
Ses filles à gauche et ses gars à droite :
Il sait que le fer va vite à l'aimant.
A l'Impruneta l'église est étroite !

A l'Impruneta l'office est bien long :
Les filles, les gars, embrouillant les psaumes,
Cherchent de côté, bâillent au plafond ;
Les fleurs à l'encens mêlent leurs aromes.
A l'Impruneta l'office est bien long !

A l'Impruneta la campagne est verte :
Les filles, les gars, aux derniers versets,
Bondissent, par couple, à la porte ouverte ;
Sous les bras pressants craquent les corsets.
A l'Impruneta la campagne est verte !

A l'Impruneta l'amour va bon train
Dans les sentiers creux aux senteurs de fraise;
Le curé subtil y perd son latin :
On s'aime à quinze ans, on s'épouse à seize.
A l'Impruneta l'amour va bon train!





SAISON NOUVELLE.

Sans bruits, sans bruits, dans les fourrés brûlants,
Vive au travail, la jeune séve
Bondit au corps des sapins, gonfle et crève
L'étroit corset des bouleaux blancs.

Sans bruits, sans bruits, mille roses vermeilles
S'ouvrent dans les buissons naissants;
Le fin babil des bourgeons grandissants
Est trop subtil pour nos oreilles.

Fécond silence où le Printemps se plaît!
    Seul, parfois, dans la feuille sourde
Craque un bois sec qui, d'une chute lourde,
    Écrase l'herbe... puis se tait!

C'est le bruit court, cassant, aux échos graves,
    Que le penseur dans son cerveau
Entend gémir, au temps du renouveau,
    A travers ses rêves suaves,

Le râle éteint, le lamentable effort
    Des vieilles, des hautes pensées
Qui fleurissaient dans nos saisons passées,
    Et qui descendent vers la mort!





LA FONTAINE.

SONNET.

A EMMANUEL LANSYER.

Comme un serpent agile effleurant le gazon,
D'un bond la source échappe à sa nuit souterraine,
Vers la mer, vers la mer se lance à perdre haleine,
Folle et babillant d'aise en un libre horizon.

A ce bruit frais qui tinte au pied de leur maison
Les femmes ont couru sur la dune incertaine,
L'urne au front, vers la cuve où la vive fontaine
Déjà dans le granit retrouve une prison.

Goutte à goutte, l'eau pleure au fond du grès qui penche,
Tandis qu'elles, debout, le bras nu sur la hanche,
Écoutent vaguement ces sanglots ralentis,

L'œil fixé dans le bleu mouvant des hautes lames
Que le vent pousse au large avec leurs jeunes âmes
Vers des cieux inconnus et des marins partis !

Baie de Douarnenez.





VIEUX ÉPOUX.

Au fond du ravin sec où, dans les pierres blanches,
Trois blêmes oliviers traînent leurs pieds poudreux,
Sur la pente exposée au vent des avalanches,
Une vieille, un vieillard, près d'une hutte en planches,
Côte à côte, à genoux, seuls, travaillent tous deux !

Ridés, maigris, hâlés par les longues années,
Ils travaillent, muets sous la rude chaleur,
Ils fouillent de leurs mains jaunes et décharnées,
Haletants, sans repos, ces glèbes obstinées
Qui n'ont jamais livré le pain qu'à la douleur.

Couple autrefois superbe après les épousailles !
Comme ils marchaient alors, fiers dans les grands sillons,
Lançant leur chanson fraîche au-dessus des broussailles !
Quels fracas de baisers, quelles folles batailles
Effaraient devant eux les vols noirs d'oisillons !

Quatre enfants se roulaient nus dans l'herbe prochaine,
Quand s'asseyant à l'ombre étroite du vieux mur,
La jeune mère ouvrait encor sa robe pleine
Au dernier-né si vif et qui, sans prendre haleine,
Buvait, buvait, pendu des deux poings au sein mûr.

Ces enfants, où sont-ils ? Quand la grappe est bien blonde,
Le vendangeur la coupe en chantant tra la la !
O Destin matinal, que tu fais bien ta ronde !
Les fils ? Ils ont sombré sous la mer vagabonde.
La fille ? On l'a volée... Et les vieux restent là !

Mais comme deux ormeaux cramponnés à la crête
D'un cap rasé, devant la formidable mer,
S'enlacent en silence aux coups de la tempête
Et, pliant à la fois, sentent leur vieille tête
S'élaguer de niveau comme au tranchant d'un fer,

Toujours on les a vus, d'une même attitude,
Enchaînés au labeur, enchaînés à l'amour,
Attendre, en se courbant, la lente lassitude
Qui, d'une main égale écrasant leur dos rude,
Les livrait au Destin plus brisés chaque jour.

La terre, devant eux entr'ouverte et vorace,
Par degrés les rappelle entre ses bras jaloux !
Tant qu'ils ont pu, voûtés, mais debout, sur la place
Ils ont lutté. Saisis enfin d'un froid de glace,
Ils sont tombés, tremblants, sur leurs maigres genoux.

Restez ainsi, restez, martyrs! Comme une cendre
Qui croule à bas d'un coup au seul toucher de l'air,
La Mort, la bonne Mort qui se fit bien attendre,
N'aura qu'à vous pousser du doigt pour vous étendre
Sur ce roc qui vous fut si cruel et si cher !

Des voisins ramassant vos pioches ébréchées
Creuseront, sans rien dire, aux fraîcheurs d'un beau soir,
Un grand trou sous le corps des victimes couchées,
Comme on fait au soldat, dans les herbes tachées,
Son lit d'honneur sous l'arbre où le coup l'a fait choir.

Le monde à d'autres saints garde ses chants de gloires.
Qui parlera de vous, quatre jours écoulés,
Sinon ce gros voisin, l'aubergiste aux mains noires,
Qui bavarde là-bas, embrouillant vingt histoires,
La cruche au poing, devant les piétons attablés?

Ah! moi, j'en parlerai! Moi, le fuyard des villes,
Moi, le Parisien pâle en quête de santé,
Las de voir parader des orgueils imbéciles,
Et le sale troupeau des passions stériles
Voler son nom sublime à l'amour insulté!

Car, ainsi qu'une fleur rare, exquise, sauvage,
La fleur du bonheur simple et des fortes amours,
J'ai cueilli sur ma route, en tressaillant, l'image
Du vieux couple penché sur son antique ouvrage,
Sans plainte et sans espoir, sous les soleils trop lourds;

Et la fraîcheur salubre à mon âme enfiévrée
A monté tout à coup, dans un souffle plus pur
Que le vent des glaciers sur la neige empourprée
Dont s'emplit à longs traits la poitrine altérée
Du chasseur de chamois droit, là-bas, dans l'azur!

Mont Saint-Gothard.



ÉTOILES FILANTES.

Par milliers, ce soir, les étoiles blanches,
Comme des fruits mûrs détachés sans bruit
Qu'un vent frais secoue au travers des branches,
En larmes d'argent tombent dans la nuit.

Les unes, d'un bond, inertes et lasses,
Plongent lourdement sous l'horizon noir ;
D'autres, au hasard, battant les espaces,
Se croisent longtemps avec désespoir.

Quel ennui vous pousse à changer de routes,
Quelle ardente soif de séjours meilleurs?
Dieu, que vous cherchez, vous reçoit-il toutes,
Sœurs de mon angoisse, ô mes chères sœurs?





SÉPULTURE.

A ARMAND SYLVESTRE.

J'ai l'horreur de ces grands, de ces froids cimetières
Plus blancs qu'un dortoir d'hôpital,
Où les morts à l'étroit s'étouffent sous les pierres
Dans un pêle-mêle brutal;

Où les croix de fabrique et les gros mausolées
Écrasent sottement les os,
Dans des murs de prison, loin des maisons peuplées,
Loin des arbres, loin des oiseaux !

Quand je mourrai, je veux, sans pleurs ni litanie,
Vite, qu'on m'enterre au soleil,
En plein air, sur la pente où j'aurai, dans ma vie,
Déjà connu le bon sommeil.

Nul marbre n'effraîra le passant, à nuit close,
Ni son cheval prêt à hennir.
Ceux qui savaient m'aimer sauront où je repose,
Sans guide ils y pourront venir.

Et la Nature alors, travailleuse éternelle,
Fera son œuvre sans effort;
Après tant de combats je ne veux plus contre elle
Me défendre au sein de la Mort.

Je ne veux pas, cadavre inutile, en ma bière
Lentement pourrir à regrets;
La rosée au matin mouillera ma paupière,
Je suivrai l'aile des vents frais!

Je vivrai ! Je vivrai dans les puissantes gerbes
Qui fleuriront, qui nourriront
Les robustes garçons et les filles superbes,
Qui grandiront, qui s'aimeront !

Mon sang ira jaillir en corolles pourprées
Sur le flot joyeux des blés verts,
Les rossignols diront dans les molles soirées
Des chansons qui furent mes vers !

Et s'il passe par là, s'écartant de la fête,
Un couple d'amoureux, la nuit,
Sans effroi, sur ma cendre, et sans tourner la tête
Ils pourront s'asseoir loin du bruit,

Et, les mains dans les mains, devant la lune claire,
Ivres de la vie, à leur tour,
Défier l'avenir, comme j'aimais à faire
Dans les extases de l'amour !

J'ai l'horreur de ces grands, de ces froids cimetières
Plus blancs qu'un dortoir d'hôpital,
Où les morts à l'étroit s'étouffent sous les pierres,
Dans un pêle-mêle brutal ;

Où les croix de fabrique et les gros mausolées
Écrasent sottement les os,
Dans des murs de prison, loin des maisons peuplées,
Loin des arbres, loin des oiseaux !





CHANT DE PÊCHEURS.

Eho! Eho! Tous, en mesure,
Courbés sur le câble, et criant,
Par saccade, au long mât pliant,
Les pêcheurs hissent la voilure.
Eho! Eho! Rudes labeurs!
Le ciel rit dans la mer dorée,
Sur le quai blanc bat la marée,
Caressant la barque attirée...
Oh! le chant triste des pêcheurs!

Eho! Eho! Rhythme sauvage,
Plein d'angoisse, plein de sanglots,
Rhythme appris, au désert des flots,
Des bouches rauques de l'orage!
Eho! Eho! Les travailleurs,
Rouges, suant, geignent sans trêve;...
Une brise agile se lève,
Balaie, en chuchotant, la grève...
Oh! le chant triste des pêcheurs!

Eho! Eho! Fracas du gouffre
Où sombrent les vaisseaux perdus!
Gémissement des rocs fendus
Par la foudre aux senteurs de soufre!
Eho! Eho! Que de douleurs!
L'eau joyeuse, comme une amante,
Enlace la proue écumante,
S'impatiente, se tourmente...
Oh! le chant triste des pêcheurs!

Eho ! Eho ! Des pleurs, des râles,
Étouffés par l'ombre et la mer ;
On entrevoit, sous un éclair,
Nager des bras, des têtes pâles !
Eho ! Eho ! Femmes et sœurs,
Portant les enfants sur l'épaule,
Battent des mains, du haut du môle,
Quand la barque fuit vers le pôle...
Oh ! le chant triste des pêcheurs !





MER ET CIEL.

A AUGUSTE BARBIER.

Si longtemps que la Mer, furieuse et déserte,
Puisse, à travers l'effroi de l'immensité verte,
        Pousser la course des grands mâts,
Je sais qu'elle est bornée, et qu'un pied dans les fleuves,
Là-bas, mille cités, ceignant leurs robes neuves,
        Aux matelots tendent les bras.

Les savants ont pesé la masse de ses ondes;
Aujourd'hui le pilote y peut perdre ses sondes,
. Demain il touchera le fond.
Partout le roc est dur. Partout l'algue livide
Roulera les vaincus de l'orage homicide
Dans un linceul sûr et profond.

La Mer n'étonne plus le vol de nos pensées;
J'entreprends en chantant les longues traversées
Comme l'oiseau qui voit le bord.
Le gouffre mugissant n'a rien qui me confonde,
Puisqu'aux deux bouts la Terre, immobile et féconde,
Fleurit dans la paix, et s'endort.

Peuples des jours anciens, ô races ignorantes,
Quand vous tombiez, le cœur déchiré d'épouvantes,
A genoux devant les flots bleus,
Oui, l'espace était beau, car il était sans bornes;
Vos terreurs, pour combler ces solitudes mornes,
Accumulaient en vain des dieux !

L'Homme a grandi ! Ses bras étreignent la Nature.
La vierge formidable a perdu sa ceinture :
        Ils s'aiment sans honte et sans peurs.
Et, Colomb, se penchant sur sa rame obstinée,
Et Newton, rappelant la marée étonnée,
        Ont chassé nos rêves ailleurs.

La Mer, la grande Mer, désormais trop petite,
Ne peut plus contenir l'âme ardente qu'irrite
        Tout obstacle et toute prison ;
Le vent joyeux et fort qui déploîra nos ailes
Monte ; il ne souffle plus qu'aux plaines éternelles
        Des firmaments sans horizon.

En haut ! En haut ! Les cieux restent libres encore.
Nul n'a trempé sa lèvre aux sources de l'aurore ;
        Les astres, semés d'océans,
Ne sont qu'une poussière en désordre amassée
Sur la route éclatante où la libre pensée
        S'enfonce par essors géants.

L'Espérance est partie au fond des blanches nues;
L'extase et la terreur des choses inconnues
N'habitent plus dans notre jour ;
Mais d'étoile en étoile on peut toujours poursuivre
Ces spectres fugitifs dont l'attente fait vivre,
Le Bonheur, la Vertu, l'Amour.

En haut ! En haut ! Là dort cette sainte planète
Où les dieux fatigués que la terre rejette
Trouvent un exil respecté,
Où les beaux Immortels, nourriciers de l'Hellade,
Embrassent les vieux Saints dont l'œil doux et malade
Leur enseigne la charité.

Océan, Océan, à ces pays sublimes
Oses-tu comparer tes risibles abîmes
Qu'en jouant fendent nos vaisseaux?
Roi captif, pleure en paix dans ta prison glacée ;
L'effroi de l'infini, la divine pensée
Ont déserté tes belles eaux.

Mes yeux inassouvis par l'éclat de tes grèves
Dans un trou de mon toit voient flotter plus de rêves
Qu'en ton étroite immensité ;
Le Ciel universel enveloppe le monde,
Et le Ciel ouvre à l'âme une route féconde
Vers l'insondable Éternité !





ORGUEIL.

Terre au sang généreux, mère des vignes mûres,
Quel homme, déchirant tes flancs épouvantés,
A pu compter du doigt dans leurs prisons obscures
Les germes endormis des récoltes futures
Que le Soleil réserve à nos Postérités?

Quel plongeur a percé tes gouffres d'épouvantes,
Océan inquiet, redouté des oiseaux?
Nul n'a vécu parmi tes peuplades mouvantes
Qui, dans leur firmament de vagues transparentes,
Comme des astres noirs voient courir nos vaisseaux.

Quel hardi pèlerin, Ciel aux clartés profondes,
A dépassé ton seuil? Quels regards ont pu voir
Jusqu'où le laboureur de tes plaines fécondes
A planté sa moisson d'étoiles et de mondes
Dont les épis luisants tremblent au vent du soir?

Nul n'a sondé non plus l'abîme de ton âme,
O vieille Humanité que rajeunit le temps;
Ce qu'il s'agite en toi de sublime ou d'infâme,
Je l'ignore; et nos mains n'ont pu toucher la flamme
Qui passe, sans s'user, des pères aux enfants!

En haut, en bas, partout le mystère est immense.
Celui qui vit en moi vaut le tien, ô Ciel clair!
La Terre a moins de fleurs que je n'ai d'espérance,
Et le doute orageux, et la rude souffrance
Roulent des flots plus lourds et plus noirs que la Mer.

Va donc, autour de moi, l'homme chétif et blême,
Magnifique Univers, suis ton cours triomphal!
Tu ne m'écrases pas. Dès qu'il pense et qu'il aime,
Fier d'écouter aussi vivre un monde en lui-même,
L'atome te regarde et se sent ton égal!



II

L'AME EN FÊTE



DÉPART.

Comme l'enfant bercé, sous les étoiles,
De chants guerriers par les vieux matelots
Sent, un matin, partir avec les voiles
Son cœur gonflé dans le sillon des flots;

Du fond du port aux odeurs somnolentes
Quand le jeune homme a longtemps écouté
Sur l'océan des passions hurlantes
Rouler au loin la forte Humanité,

L'amer dégoût du calme et de la grève
D'un bond l'arrache aux bras qui l'ont nourri ;
Vers l'ouragan son désir le soulève,
Et ses aînés tremblent à son grand cri :

« Place ! A mon tour, aventuriers sublimes !
L'immense vie est à moi comme à vous ;
Plus d'une terre, au-dessus des abîmes,
Encore vierge, attend un mâle époux.

« Convive à jeun, je veux ma part de fête ;
O mer bruyante, ouvre ton palais bleu,
Et verse moi ce vin de la tempête
Qui fait le corps de fer, l'âme de feu !

« Je sonderai le fond des espérances,
D'un pied hardi j'aborderai la peur,
Et j'apprendrai ce qu'il faut de souffrance
Pour étonner la fierté d'un grand cœur.

« En mer! en mer! La douleur inconnue
Est un secret que je n'accepte pas;
La Mort sera l'amante bien venue,
Si je l'embrasse en habits de combats! »

Il crie, il saute au fond de la chaloupe
Qui roule au flot sur sa quille de fer;
L'écume blanche a chanté sur la poupe,
La chaîne tombe : il part, pris par la mer.

Là-bas, luisant dans l'ombre comme un phare,
Là-bas se dresse un guide à son chemin :
La Liberté, qui sonne sa fanfare,
La Vérité, l'Art, sa lyre à la main.

Soufflent les vents ! Esclave de sa tâche,
Qu'il trouve un port, qu'il meure ensanglanté,
Il a vécu ! Son nom n'est plus d'un lâche.
Gloire sur terre et dans l'éternité !





LANGAGE D'OISEAUX.

Sous le bosquet touffu que la lumière éveille,
Tout un camp de bouvreuils, fauvettes et pinsons,
Pillards, bavards, voleurs de grains, coureurs de treille,
Du bec et du gosier s'escrimant à merveille,
S'est abattu, lâchant d'insolentes chansons.

Vers eux, dans le gazon, d'une allure indécise,
S'en vient le beau cousin, sa cousine à son bras;
Au pied d'un vieux Bacchus dans sa bergère assise,
Sur son rosaire usé penchant sa tête grise
S'endort la bonne aïeule en marmottant tout bas.

Et la bande étourdie avec de grands coups d'aile
Jacasse à qui mieux mieux, flairant là des amours;
On ricane, on se moque, on siffle, on les appelle :
« Par ici, cher mignon; venez, ma toute belle!
Chez nous on est discret, car on aime toujours. »

Ils y vont, enivrés de leur jeune sourire,
A petits pas, glissant sous les lauriers discrets,
Rouges, main dans la main, ne sachant plus que dire;
Les orangers brûlants sucrent l'air qu'on respire,
Les deux cœurs en battant se sont sentis bien près.

Comme des écoliers blottis dans leur cachette
Étouffent dans leurs doigts des rires argentins,
Chaque oisillon retient sa faconde indiscrète.
Par tous les soupiraux de la feuille inquiète,
Vite, mille espions ouvrent leurs yeux mutins :

« Silence ! dit le merle. — Ah ! juste ciel ! chuchote
La fauvette aux aguets, que lui va-t-il conter ?
— Je connais la jeunesse, allez, fit la linotte ;
Tous les violons neufs donnent la même note ;
Sur leur bouche, à deux pas, vous l'entendrez tinter. »

A deux pas, en effet, sonna la note claire,
Note d'or qui prélude aux duos amoureux,
Le rire de la source avant d'être rivière...
Et le bois étouffa dans son chaste mystère
Le long frémissement du baiser savoureux.

Un baiser qu'on surprend, c'est un bon vin qu'on goûte.
Un verre bu, la fiole y passe jusqu'au fond.
Lestement nos cousins trottaient sur cette route
Lorsqu'un vacarme horrible et des cris de déroute
Éclatent de nouveau sous le berceau profond.

On sifflait, on volait, on coupait la feuillée :
« Parbleu, dit le cousin, tous ces oiseaux sont fous.
— Mais pas trop, murmura la fillette effrayée,
Écoute ! » En cet instant, la maman réveillée
Criait par le jardin : « Enfants, que faites-vous ? »





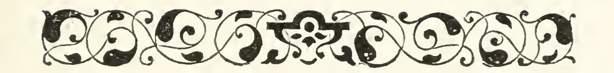
SOUVENIR ANTIQUE.

A PUVIS DE CHAVANNES

Quand sur l'Ida fleuri, lente, la gorge nue,
De frissons amoureux troublant l'air virginal,
Cypris quittait, au bruit du ruisseau matinal,
Son char tout emperlé des larmes de la nue,
Parfois, devant le seuil de l'antre calme et frais
Où, sa cithare au flanc, sommeillait son Anchise,
Dans le gazon moelleux perdant ses pieds distraits,
La mère du Sourire hésitait, indécise,
Et, regardant en paix son amant sommeiller,
L'admirait, l'adorait, n'osait pas l'éveiller.

La lumière glissante enflammait le visage
Du beau pâtre allongé sur la peau des grands ours;
Tel qu'un hêtre puissant baigné par son feuillage,
Son front mâle éclatait parmi ses cheveux lourds;
Tandis qu'elle, sentant sa gorge impatiente
Se gonfler comme un fruit brûlant qui veut mûrir,
Jetait en chauds baisers l'amour qui la tourmente
Aux roses des buissons prêtes à s'entr'ouvrir.
Et les fleurs, dans leur rêve en sursaut éveillées,
Frémissantes, riaient sur les tiges mouillées,
Aspiraient longuement ces désirs embrasés,
Et tour à tour, offrant leurs bouches purpurines,
Rendaient, rendaient cent fois à ces lèvres divines
L'ivresse et les parfums des immortels baisers!





IVRESSE.

Quand tu fixes sur moi, lentement, longuement,
Tes yeux profonds, remplis de vivante lumière,
Vers eux, d'un trait soudain, monte ma vie entière,
Et je marche en un rêve effroyable et charmant :

En pays inconnu, dans la campagne immense,
J'erre au hasard, pleurant, seul ! C'est la nuit, l'été !
Le ciel religieux, fraîchissant en silence,
M'enveloppe aux longs plis de sa sérénité.

Tout à coup, dans l'air pâle, au plus haut de l'abîme,
Une étoile sourit, marche et regarde en bas,
Et je me sens saisi par le rayon sublime
Comme l'enfant tombé vers qui l'on tend les bras!

Sans plus voir, plus entendre, attiré par l'espace,
A travers l'inconnu je suis la main de feu;
Les mondes éternels s'inclinent quand je passe,
Mon âme, ivre d'amour, pressent l'âme de Dieu!





INSOMNIE.

La nuit, sous ma lampe muette,
Le cœur plein de mon grand amour,
D'un doigt fiévreux j'ouvre et feuillette
Mes plus chers livres tour à tour,

Tous des poëtes, belles âmes
Qu'agita la soif de souffrir,
Qu'on vit, sous l'œil puissant des femmes,
Chanter, trembler, parfois mourir!

Pétrarque, au frais d'une fontaine,
Dans un sonnet plein jusqu'au bord,
Me verse l'ivresse hautaine
Qui le ravit jusqu'à la mort;

D'un pied rude écartant la terre
Où son rêve n'a pas fleuri,
Michel-Ange, dans la lumière,
M'emporte auprès d'Alighieri;

Du ciel les cohortes pressées
Font sonner harpes et clairons
Quand leurs tardives fiancées
Baisent enfin ces larges fronts.

Bientôt, sur le bras de Tibulle,
Je redescends, au jour naissant,
Vers le lac d'azur où Catulle
Crie en voyant couler son sang.

A deux pas, criblés de blessures,
Heine et Musset, fils des grands dieux,
Liés à des ombres impures,
Râlent un rire douloureux.

Voici Hugo, soleil et joie,
Le désir libre en plein midi,
Les seins nus battant dans la soie!
Je pleure avec Leopardi.

L'un me rend ces espoirs immenses
Qui resplendissent dans tes yeux,
L'autre a souffert de nos souffrances
Comme en souffriront nos neveux.

Tous ont aimé. Sévère ou folle,
Dans un temple ou dans les bois sourds,
Aux pieds d'une vivante idole,
Tous ont effeuillé leurs beaux jours.

Pour eux la nature fut bonne,
Qui, dans leurs bouches d'amoureux,
Mit encor la voix qui résonne
Dans l'écho des temps oublieux.

Je n'ai pas leur lyre sacrée,
Nos baisers mourront avec nous;
Mais si l'amour fut ignorée,
Le secret n'en fut pas moins doux.

Il n'est pas besoin de génie
Pour connaître le prix des pleurs;
Nous sommes frères par la vie,
Nous sommes égaux par les cœurs;

Et quand d'une étreinte profonde,
Enfant, tu m'attires vers toi,
Je sens, je sais que nul au monde
N'a jamais aimé plus que moi!



LE POËTE.

Comme un jeune oiseleur qui, dès l'aube, en voyage,
Ses filets sur l'épaule et dans la main sa cage,
Alerte, enjambe les buissons,
Chaque jour le poëte, en quête d'aventure,
S'embusque en quelque coin de la vieille nature
Pour tendre son piége aux chansons.

Tous les temps lui sont beaux, verglas, soleil ou grêle,
Car son gibier foisonne en tous lieux, gros ou frêle.
A moins d'être bien maladroit,
Il peuple, avant midi, sa solide volière
D'hôtes effarouchés qui ne s'attendaient guère
A nicher sous le même toit :

Rêves bleus, rêves blancs, oiseaux de tous plumages,
Drames noirs enfermés sous leurs ailes sauvages,
Comme l'aiglon sevré d'azur,
Églogue gazouillante, inquiète Élégie,
Ode aux yeux clairs, Satire à la griffe rougie
Tourmentant le grillage dur !

Ce chasseur poursuit tout d'un cœur toujours avide,
Dans l'étang pacifique ou sur la dune aride,
Pensers de jour, pensers de nuit ;
Que d'alcyons conquis sur tes eaux, mer féconde !
Que de bouvreuils bavards pris sous la tresse blonde
D'une fillette qui s'enfuit !

Et dans la prison d'or cette troupe bizarre
Siffle, gémit, croasse, et voltige et se pare
Dans un poudroîment radieux.
Pêle-mêle charmant, incroyables tapages,
Plaintes, baisers, soupirs, cantiques, bavardages,
Bruits de la terre et voix des cieux!

Un rire aigu jaillit parmi des cris d'insulte;
Joie et pleurs, c'est la vie immense en son tumulte
Qui brille et qui parle dans tout,
Depuis l'amour furtif, doux ramier des alcôves,
Jusqu'aux ambitions, vautours muets et chauves,
Qui dans le sang dorment debout.

Pensif, le front aux mains, leur geôlier les écoute;
De l'oreille et des yeux il les compare, il doute :
Lequel prendra bientôt son cœur?
Lequel, au grand marché des foules ennuyées,
Saura mieux attirer les âmes égayées
Par sa faconde et sa couleur?

Par degrés cependant cette musique étrange
L'enivre et l'étourdit comme après la vendange
La chaude vapeur du pressoir.
Un sourire se fixe à sa lèvre légère :
Il glisse et, nonchalant de sa vieille misère,
S'endort dans l'herbe jusqu'au soir.





L'INCONSOLABLE.

Aux antres profonds de la Crète
Quand Zeus sur le sein inquiet
De Néda, la nymphe discrète,
Tout à coup pleurait et criait,

Les Curètes, les Corybantes,
Afin d'étouffer ces sanglots,
Heurtaient de leurs mains éclatantes
Les boucliers aux javelots.

Et moi, quand j'entends dans mon âme
Se réveiller mon triste amour,
Je saisis ma lyre à mon tour,
Ma lyre et son archet de flamme;

Comme la ronde aux bonds sans frein,
Je m'agite, je tourne et danse,
Des pieds et des poings en cadence
Frappant le sol, frappant l'airain.

De droite et de gauche, mes rimes
Entre-choquent leur vol hardi;
Je ris de mes folles escrimes,
Je tombe ivre, pâle, étourdi.

Mais dans la caverne sonore
Grossit toujours le cri lointain;
Il pleure, il pleure, il pleure encore
L'enfant stupide au cœur divin!

Mon bras est las, ma voix cassée,
Le bruit ne s'en peut plus couvrir.
Crie, ô passion insensée,
Et meurs bien si tu dois mourir !





L'AMOUR BLESSÉ.

ODELETTE.

Le dos en sang, l'aile pendante,
Chaîne à la jambe, chaîne aux doigts,
L'Amour sanglote au fond d'un bois.
A ses pieds la Dryade chante,

La Dryade rude au front d'or
Qui, sans pitié, dans l'herbe assise,
Essuie aux branches d'un cytise
Ses longs ciseaux, rouges encor.

Et sourit à voir, dans la cime
Des platanes, s'éparpiller
Comme une neige, et scintiller
Le plumage de sa victime :

« Vraiment, voyez le beau malheur
De n'aller plus, les soirs de lune,
Faire aboyer, courant fortune,
Tous les dogues, comme un voleur !

« Par le Styx, ma bouche était lasse
D'essuyer toujours sur ces yeux
Les sales baisers qu'on ramasse
Dans les carrefours ténébreux.

« Oui ! je te tiens, je t'emprisonne,
Je te garrotte entre mes bras.
Je t'aime, enfant, ne pleure pas,
J'étais jalouse, et je pardonne.

« Le Temps qui meurtrit les humains
N'effleure pas les Immortelles.
Viens. Les voluptés éternelles
Dorment dans l'ombre de mes seins! »

Et la Déesse, au clair sourire,
Dressée à demi, l'œil mi-clos,
D'un bras moelleux comme les flots,
Enveloppe l'enfant, l'attire.

Le prisonnier, lui, ne veut point,
Mais, farouche à sa meurtrière,
Grince des dents, serre le poing.
Il tombe enfin, blanc de colère,

Les yeux retournés, roide et froid.
Sa maîtresse, surprise et pâle,
Sur sa gorge en feu ne reçoit
Qu'un mourant qui s'affaisse et râle :

« Adieu ! folle, vis dans les pleurs !
Je portais mon âme en mes ailes,
Comme les libres hirondelles !
Tu m'as voulu captif : je meurs. »





COLLINES TOSCANES.

A MARCELIN DESBOUTIN.

Depuis qu'aux belles mains des saisons alternées
La terre, aux flancs profonds, sans compter les années,
Abandonne et reprend son manteau de soleil,
Quand le jeune printemps ranime les verveines,
Combien d'hommes, combien sur ces pentes sereines
Sont venus avant moi saluer ce réveil?

Là-bas, combien ont vu, tels qu'on les voit encore,
Comme un bouquet de lis qu'effeuille un vent d'aurore,
Pleuvoir les pigeons blancs sur la brique des toits,
Et, sur la vasque bleue où tremblent des coquilles,
Pêle-mêle, grimper des enfants en guenilles,
Avec un rire frais qui monte vers les bois?

Vieux oliviers, nourris de paix et de lumière,
Avez-vous, dites-moi, d'une ombre familière
Enveloppé Byron, courbé sous sa douleur,
Et, dans cette âme altière, et malgré soi charmée,
Aux murmures discrets de la fine ramée,
Rappelé ce qu'un autre eût nommé le bonheur?

A cet azur vibrant qui tuait sa prunelle,
Milton jeune, en passant, déroba l'étincelle
Dont s'alluma, plus tard, l'aurore de l'Éden;
Sous ces pommiers, déjà, l'entraînant, blanche et nue,
La curieuse Héva, de sa main ingénue,
Cueillait, en les nommant, tous les fruits du jardin.

Sur ce roc, Galilée écoutait, vieux et morne,
Comme des chars au cirque emportés vers la borne
Les astres haletants craquer sur leurs essieux;
Ces durs cyprès l'ont vu, fier de sa solitude,
A sa bêche de fer appuyant son pied rude,
Ouvrir d'un long regard le long voile des cieux.

Des lauriers étaient là, non moins verts et tranquilles,
Quand le Dante à leurs pieds, las des clameurs serviles,
S'agenouillait devant son Dieu, son seul recours,
Et, tourné tout entier vers l'ingrate Florence,
Sous son crâne d'airain refoulait en silence
Un orage grondant de haines et d'amours.

Ici rêva Pétrarque, et Virgile peut-être,
Virgile en ce ravin s'assoupit sous un hêtre
Aux tintements épars des chevreaux bondissants;
Avant eux, après eux, des hommes que j'ignore,
Qui n'ont pas au temps sourd jeté de nom sonore,
En foule ont piétiné ces routes en tous sens.

Ah! qui que vous soyez, vieux bergers, belles femmes,
Poëtes saints, vous tous qui portiez mêmes âmes
Sous la mobilité des langages divers,
Romains vêtus de cuir, Toscans traînant la soie,
Tous, un élan vous prit de grande et saine joie
Quand l'éternel soleil rouvrit les bourgeons verts!

Comme à moi, ce ciel frais vous fit dresser la tête,
L'alouette lança dans votre oreille en fête
Ce trille de cristal qui tinte encor dans l'air,
Et vos douleurs fuyaient déjà comme les miennes,
Vers la mer calme, avec le rire des fontaines
Qui baisent, en courant, leurs roseaux nés d'hier.

Car nul ne connaîtra de passion si forte
Qui n'ait au même lieu, qui n'ait, de même sorte,
Avant lui, par milliers, agité des vivants;
Ce qui bondit en moi, ce matin, d'allégresses,
N'est-ce pas le frisson de vos fortes jeunesses,
Races à naître, encore éparses dans les vents?

Des bonheurs d'autrefois goûtés à cette place
Mon bonheur se grossit en moi, l'homme qui passe,
Comme un fleuve gonflé d'innombrables torrents :
Tel, j'ai senti dans l'ombre, aux heures de souffrance,
D'autres pleurs que les miens m'envahir par avance;
Mon âme universelle a gémi dans le temps!

Invisibles amis, ô familles sans nombre
De pâles oubliés qu'a repris la nuit sombre,
D'inconnus, que ses flancs ont peine à retenir,
Germes, débris, roulés dans l'insondable espace,
Par ce beau jour de mai, frères, je vous embrasse,
Au fond du passé vaste, et du vaste avenir!

Villa dell' Ombrellino. 1866.





SONNET.

J'aime et voudrais chanter ! Je ne puis. Mon bonheur
Résiste au joug étroit de la rime pressée,
Le mot vole en éclats, brisé par la pensée,
L'écho ne répond plus au tumulte du cœur.

Tels, quand notre âme en deuil d'une atroce douleur
Comme un chêne d'un coup de foudre est traversée,
Longuement nous tremblons, muets, face glacée,
Sans force pour la plainte et sans trouver un pleur.

Pour l'homme, humble et petit, la surprise est la même,
Que le malheur l'étreigne ou la félicité :
Devant le grand mystère il reste épouvanté.

Un mot seul, vague et sourd, monte à sa lèvre blême,
Le mot banal que tous ont dit : « Je souffre ou j'aime ! »
Mais ce mot tient le monde en son éternité !





SIESTE.

L'âpre soleil crible de sa morsure
Le rideau lourd qui traîne au grand balcon.
Tout est bien clos. Par quelque déchirure
Un seul rayon, coupant la chambre obscure,
Pique un trait d'or au ventre d'un flacon.

Et le cristal à ses fleurs échauffées
Refuse l'eau qu'elles boiraient sans fin :
L'air s'épaissit d'enivrantes bouffées,
Quand, inclinant vos têtes étouffées,
Vous rendez l'âme, ô roses du matin!

Du haut en bas, dans la villa brûlante
Un grand silence endort les grands paliers.
Sous son alcôve Argina languissante
D'un doigt distrait froisse à peine et tourmente
A son col brun les grains de ses colliers.

Cheveux épars, sein nu, la robe ouverte,
Elle frémit sous l'affreuse chaleur;
Elle a laissé tomber, d'un bras inerte,
Sur le pavé de mosaïque verte,
Le vieux roman qui fatiguait son cœur.

Et du dehors, caressant à l'oreille,
Glisse vers elle un doux gémissement
Des tourtereaux qu'un écureuil éveille,
Un inquiet bourdonnement d'abeille
Qui se débat au fond d'un lis fumant.

Son œil éteint qui par degrés se ferme,
Vague, se perd aux fresques du plafond,
Près d'une eau bleue où se mire un dieu Terme,
Tandis que Pan enlace d'un bras ferme
Néra, qui lance au ciel un cri profond.

La Nymphe pâle aux baisers se refuse.
Le dieu s'obstine et sur sa gorge en sang
Frotte sa barbe et sa face camuse :
Elle s'affaisse, effarée et confuse.
Vénus sourit dans la nue en passant.

« Certe, il est beau de lutter de la sorte, »
Pense Argina, sommeillant à demi,
« Par un temps frais une femme est si forte !
Moi, j'en ai peur ; aujourd'hui je suis morte,
Je me rendrais sans lutte à l'ennemi ! »



AU SOMMEIL.

HYMNE ANTIQUE

A LECONTE DE LISLE.

Comme la Mort, ta sœur, je te hais, ô Sommeil,
Je te hais ! Dieu bâtard, dieu peureux du soleil,
        Dieu blême à l'aile diaphane,
Qui, de nuit surprends l'homme, et, d'un traître baiser
Sur son lit impuissant viens l'étendre et briser,
        Mieux qu'une lâche courtisane !

Hors d'ici! je veux vivre éveillé jusqu'au bout.
La nuit descend : eh bien! des flambeaux sont debout
Qui braveront le flot de l'ombre.
Je veux marcher, je veux penser, je veux vouloir,
Que le manteau des bois soit vert ou qu'il soit noir,
Que la mer soit luisante ou sombre!

Mieux vaut certe, un ciel bleu grand ouvert, plein d'oiseaux,
La course à pas hardis, au bruit des belles eaux,
Parmi les vastes paysages,
Car le jour sur la lèvre éveille les chansons,
Et le soleil actif, qui mûrit les moissons,
Allume au cœur les grands courages.

La nuit mystérieuse a pourtant ses douceurs;
La femme aux longs baisers s'y livre sans frayeurs
Dans l'ombre indulgente enlacée,
Les livres confiants y parlent de plus près,
C'est l'heure où l'on surprend en ses détours secrets
Le pas fuyant de sa pensée.

Donc, Sommeil, hors d'ici, misérable charmeur!
Voici, pour te chasser, la troupe en belle humeur
De tous mes amis rassemblée,
Qui, la main sur la lyre et ceints, de pampres verts,
Te poursuivront, d'un cri viril, jusqu'aux enfers,
Ainsi qu'une larve affolée!

Tous jeunes, tous joyeux, sans trêve, à pleine voix,
Nous chanterons Bacchus et Cypris à la fois,
Et les notes effarouchées
Sur le tambour ronflant et le sistre argentin
Bruiront, comme aux flancs des buissons, le matin,
Moineaux et guêpes dénichées.

Vingt filles de Milet bondiront, les seins nus,
L'œil en flamme, et leurs bras robustes et charnus
Nargueront ta langueur oisive,
Car les mortels sont prêts pour l'immortalité
Quand la muse céleste et la sainte beauté
Enivrent l'heure fugitive.

Non, non, je ne suis las de rien, même des pleurs.
Mieux que la joie encor, les sublimes douleurs
Font vibrer une âme sonore :
La passion qui meurt fleurit en souvenir,
Et sur le présent noir tressaille l'avenir
Comme, aux cimes des flots, l'aurore.

Assez d'autres, hélas! brisés, morts à l'espoir,
Implorent, ô Sommeil, la halte avant le soir.
Ceux-là, couvre-les de ton aile,
Sois de fer pour les sots, et de plomb pour les fous.
A l'œil endolori de la mère à genoux
Sois plus léger que l'hirondelle.

Dans les froids galetas, dans les antres affreux
Va, répands-toi, n'oublie aucun des malheureux
Qu'oublia l'inique Fortune ;
Par les libres sentiers du rêve emporte-les,
Dans la musique, au fond des splendides palais
Illuminés du clair de lune.

La besogne est honnête et pourra t'occuper.
Mais quel plaisir honteux sens-tu donc à frapper
Ceux qui dédaignent tes mensonges,
Qui cheminent en paix sur la terre, escortés
Par des bonheurs vivants, par des réalités
Plus enivrantes que tes songes?

Dans leurs élans, pourquoi briser les pieds nerveux
Du mâle adolescent qui, sous ses longs cheveux,
Magnifique, prompt aux caresses,
Rougit avec les fleurs, chante avec les roseaux,
Prodigue ses baisers à la brise, aux oiseaux,
Courriers trop lents de ses tendresses?

Pitié pour le penseur ! pitié pour les amants!
Épargne la langueur des longs chuchotements
Étouffés aux plis blancs des voiles ;
Respecte l'astronome à son poste, qui suit
De ses désirs pieux au temple de la Nuit
La procession des étoiles;

Au poëte attentif, sur son œuvre penché,
Ne vole pas, brutal, son vers effarouché,
Le mot qu'il guette, qu'il va prendre,
Mais laisse à larges flots, sans briser le courant,
Son esprit débordé comme un libre torrent
Vers l'horizon fuir et s'étendre.

Ah! que te font à toi, travail, génie, amours?
Les dieux ne sont-ils pas durs, aveugles et sourds?
N'es-tu pas leur digne complice?
Tout homme, au soir venu, n'est plus qu'un être las
Qui sur le sol aride ou le doux matelas,
Riche ou gueux, tombe à ton caprice.

Si haut que soit le cœur, si beau que soit le nom,
Socrate ou Phidias, Périclès ou Zénon,
Sont pareils au stupide ilote;
Sous l'ignoble fatigue on les voit s'affaisser
Lourdement, comme on voit dans le sable enfoncer
L'épave que le vent ballotte.

Tout s'éteint, tout se tait alors sous ces grands fronts,
Séjours accoutumés des pensers vifs et prompts
        Et des méditations graves;
Tels ces nobles palais vidés par les exils
Que souillent en passant l'ivrogne et les chiens vils
        Sans éveiller un cri d'esclaves.

En eux rien ne vit plus de ce qui fit vers eux
Monter le cri d'amour des peuples généreux,
        Sonner les bouches de la gloire;
A peine la lueur d'un rêve sans raison,
Étincelle furtive aux cendres du tison,
        Traverse un instant leur nuit noire.

Vainement le sang roule encor dans leurs vaisseaux :
Son cours brutal ressemble à la chute des eaux
        Qui d'un poids lent suivent leur pente;
Eux ne s'en doutent plus, eux ne l'entendent pas,
Pas plus qu'un dur sapin n'écoute dans ses bras
        Marcher la séve indifférente.

La Mort est-elle pire, ô perfide Sommeil ?
A l'homme vigoureux qu'importe un court réveil
Chargé d'angoisse et d'épouvante ?
Ce qui fut peut durer. Ce repos hébété
Serait-il le seul bien que l'enfer redouté
Réserve à l'âme impatiente ?

Et la Mort un sommeil plus long, plus dur, plus noir,
L'anéantissement, cette fois sans espoir,
Dans l'immobilité stérile ?
Ah ! Dieux toujours cachés, vous m'auriez donc menti,
Quand je vous saluais, de mon néant sorti,
Vivace et triomphante argile !

Vous m'auriez donc menti quand vous m'avez crié :
« Marche sous le dais bleu par nos mains déplié,
La tête haute, les pieds fermes.
Tout t'appartient, la terre auguste qui nourrit,
Et la mer qui voyage et le feu qui guérit,
Et le vent qui sème les germes.

Tout t'appartient : l'amour ardent et douloureux,
Par qui l'homme est le frère et le rival des Dieux,
Le rêve fécond, sans limite,
Et la noble raison qui juge le hasard,
Qui pèse, sans trembler, de son vaste regard
L'univers bruyant qui s'agite! »

Oui, vous m'avez menti, s'il est vrai que demain
Mon être tout entier aux poudres du chemin
Doit se mêler et se confondre,
Et si tous mes amours, mes haines, mes douleurs,
Ne servent qu'à nourrir des gazons et des fleurs
Qu'un bétail stupide ira tondre!

Ah! mieux valent cent fois tous les feux des enfers,
Ces supplices sans noms, ces crochets et ces fers,
Terreurs du poëte en démence!
Si j'ai, sans le savoir, trahi d'antiques lois,
Qu'on me montre mon crime et mon juge à la fois :
J'accepte en homme la sentence;

Et j'attends le bourreau sans résister, pourvu
Que je vive parmi mon supplice imprévu,
        Et que je pleure, et que je souffre !
Ce que je ne veux pas, qui me fait honte et peur,
C'est l'éternel oubli, c'est la morne torpeur
        Des rocs gisant au fond du gouffre !

Je ne veux pas, je ne veux pas... O volonté
Frêle et tremblante, hélas! que la fatalité
        Écrase comme un feu d'écorce!
Je ne veux pas dormir non plus... Et mes yeux lourds
Malgré moi sont fermés. Sur mon lit, sans secours,
        Je tombe, écoutant fuir ma force.

Oui, te voilà mon maître, ô Sommeil, tout à fait!
Oui, d'un seul bond tu peux m'emporter, s'il te plaît,
        Aux bras de la Mort inféconde!
Mais ma voix qui s'éteint te poursuivra là-haut!
Si je n'en reviens pas, voici mon dernier mot :
        « O Dieux qui planez sur le monde,

Soyez maudits ! O Dieux qui n'avez su pétrir
Dans le sable éveillé l'homme prompt à souffrir
Que pour lui reprendre vos flammes ;
Au nom de tant de pleurs stérilement versés
Par les espoirs déçus et les doutes lassés,
Soyez maudits, ô Dieux infâmes ! »





CHANSON.

Jamais en avril, à Nice, au matin,
Je n'ai respiré sous les bois d'oranges
Les parfums exquis, les fraîcheurs étranges
Qui m'ont attiré dans ce beau jardin.

C'était sur la fin d'un terrible orage;
Sur le sol gisaient par milliers des fleurs;
Longuement sur moi s'égouttaient des pleurs
Lorsque j'écartais du bras le feuillage.

Mais, comme un troupeau bondissant de joie,
Déjà les pics bleus crevaient le brouillard,
Le ciel pur luisait comme un étendard
Dont le satin vierge au vent se déploie.

Et, debout, au fond de l'enclos fatal,
La rose d'amour, à peine sauvée,
Doucement chantait, fraîche et ravivée,
Son chant plus léger qu'un son de cristal :

« Cueille-moi, passant, cueille-moi, dit-elle,
Ton baiser est doux et j'en veux mourir.
— O fleur, tu vivras, car je sais guérir,
Mais dis-moi d'abord, où suis-je ? ô ma belle !

— Ingrat, répondit la rose embaumée,
Ne connais-tu pas à ces verts débris,
A cette lumière, à ce clair souris,
Le cœur triste et doux de la bien-aimée ? »



CARPE DIEM.

La vie a parfois des heures si douces
Que notre âme en pleurs soudain refleurit,
Comme un églantier plein de jeunes pousses,
        Dès qu'Avril sourit.

Un rire, un rayon, un bruit la féconde,
Quelque clair de lune arrosant les bois,
Le son d'une flute, une tresse blonde
        Effleurant les doigts.

Et la fleur est vive et sa couleur fière !
Le soleil superbe en serait jaloux.
Son parfum nous grise et de nous peut faire
Des dieux ou des fous.

L'enfant ignorant pourtant la piétine,
La femme légère, au vol et sans soin,
L'arrache, en rougit sa gorge mutine.
Chante, et court plus loin.

Le sage, lui, sait que la fleur est rare !
Comme au pied du lit, à l'aube, un époux
Devant qui la fraîche épouse se pare,
Il tombe à genoux.

Muet, à loisir, de ce frais calice,
De ce sein de pourpre il repaît ses yeux,
Et son cœur bat fort, en un long délice.
Son cœur amoureux.

Puis, quand vient la nuit, la nuit froide et noire,
Il la cueille enfin, il l'abrite au frais,
Aux plis de sa tendre et forte mémoire,
Pour l'hiver mauvais,

Pour l'hiver stérile où, les pieds dans l'âtre,
Le vieillard frileux, de ses maigres doigts,
Range aux longs feuillets de l'herbier jaunâtre,
Les fleurs d'autrefois!



III

LA CHUTE DES RÊVES



SUR LES ALPES.

Sur la montagne désolée,
Dans la froideur claire des cieux,
La neige reluit, flagellée
Par un souffle silencieux.

Aux rampes du haut précipice,
Suant l'effroi, l'œil dilaté,
Notre mulet renifle et glisse,
Par le traîneau lourd emporté.

Tout à coup, là-bas, dans les glaces
Agitant ses plumes, je vois
Un moineau noir près des crevasses
Se débattre, un moineau des bois!

« Ah! pauvret, qu'es-tu venu faire
Sur ces effroyables sommets
Où l'aigle, écarté de son aire,
Lui-même ne pose jamais?

Pensais-tu, de tes faibles ailes,
Monter jusqu'aux fleurs de l'azur,
Ou suivais-tu des hirondelles
Qui t'avaient parlé de Tibur?

Le glacier ouvre son suaire.
Avant la nuit tu vas mourir,
Chercheur misérable, ô mon frère,
Et je ne puis te secourir;

Mais, dans la hauteur froide et vide,
Comme toi frêle et déjà las,
Je poursuis mon rêve splendide,
La terre aux éternels lilas,

La terre aux musiques suaves
Où s'embrassent dans la clarté
La Beauté vivante, aux pas graves,
Et l'immobile Vérité.

Sur la cime éclatante et dure,
Combien sont morts, combien mourront!
Sans revoir la jeune verdure
Peut-être mes yeux se clôront;

Et dans l'humanité hagarde
Que sa pente mène au galop,
Si quelqu'un se tourne et regarde
Où traîne cet humble sanglot,

Avant qu'il ait plaint ma misère,
Son voisin, de peur morfondu,
Lui crîra : « Qu'y voulez-vous faire?
Ce n'est qu'un poëte perdu! »





EN MARCHE.

Quand je rêve, parfois, j'ai peur de ma pensée.
Comme un aventurier, seul, en pays perdu,
Qu'arrête, épaisse et noire, à l'horizon dressée,
Une orêt géante et sans route percée,
J'hésite, et tout à coup sens mon pied suspendu.

Oiseaux d'or, fruits vermeils, somnolentes clairières,
Courants frais, doux repos, cette fois, est-ce vous ?
Si souvent je n'ai vu que bêtes meurtrières,
Doutes et désespoirs, fossés et fondrières,
Où je glissais la nuit, criant, sur mes genoux !

Je suis las. Je voudrais, sur la lisière verte,
Comme la caravane aux approches du soir,
Faire halte, et du seuil de ma tente entr'ouverte
Suivre nonchalamment des yeux la chute inerte
Du soleil dans ces fonds que je n'irais pas voir.

Je ne puis. Mille voix, terribles ou suaves,
Qui chantent l'inconnu, retentissent là-bas;
Mon âme se redresse au toucher des entraves,
Et des spectres sanglants m'entraînent, ceux des braves
Qui tombèrent sans plainte en de pareils combats.

De haut plane sur moi leur œil rude et sévère :
« Lâche, lâche ! » crient-ils. Alors, ivre, à grands pas,
Comme un désespéré, sans regarder derrière,
La hache en main, je plonge au travers du mystère
Dans les fourrés profonds d'où l'on ne revient pas!



FLEURS PARISIENNES.

A THÉODORE DE BANVILLE.

Quand sur la vieille ville, impure fourmilière,
Le lourd soleil d'hiver daigne entr'ouvrir les yeux,
Et qu'il pend tout à coup des lambeaux de lumière
Aux taudis réchauffés des faubourgs tortueux,
A la file on entend, vite, le long des rues,
Comme des écoliers échappés de prisons,
Portes, volets, châssis, lucarnes vermoulues,

Amoureux de l'air vif et des beaux horizons,
Pour aspirer gaîment les brises revenues,
Du haut en bas crier à toutes les maisons.
Et sur les balcons noirs, aux étroites croisées,
Chétives, en cheveux, passent, les yeux luisants,
S'éclairant d'un sourire en leurs robes usées,
Les filles des logis, fières de leurs quinze ans.
Elles viennent en hâte, à demi réveillées,
Le cœur plein d'inconnu, comme des oisillons
Secouant çà et là leurs têtes effrayées,
Mûrir leur beauté frêle à ces maigres rayons ;
Et sur la pierre humide elles rangent, joyeuses,
Dans les débris de planches et les pots chancelants,
Les jasmins maladifs, rosiers et scabieuses,
Tout le jardin du pauvre aux tiges souffreteuses
Qu'on enferme en décembre avec les vieux parents.
Et l'enfant qui fredonne, et l'arbuste qui tremble,
Vers la clarté du ciel se soulèvent ensemble
Pour boire à traits pressés la féconde chaleur,
Comme si tous les deux, tourmentés par la vie,
Las de l'enfance froide et des saisons de pluie,

Allaient faire éclater à l'instant, tout en fleur,
Le printemps contenu qui leur gonfle le cœur !

Vous ne fleurirez pas ! En bas, chaude et malsaine,
Sous les pieds des passants et des durs chariots,
Roule et monte vers vous la poussière à longs flots
Qui, dès son doux réveil, tuera la plante humaine
Et salit les bourgeons avant qu'ils soient éclos !
Vous ne fleurirez pas ! car ces foules profondes,
Ruisseaux bruyants gonflés par les désirs bourbeux,
D'où jaillissent au loin tant d'écumes immondes,
Empoisonnent la vie et l'amour autour d'eux.
C'est leur joie en chemin d'arracher à la rive,
Pour les rouler au fond de leur gouffre empesté,
Et la chasteté blanche, et l'enfance craintive,
Et l'arbuste odorant de la virginité !
Et cet infâme égout qui traîne leurs eaux sales,
Vomitoire géant des sombres capitales,
Vers l'oubli du vieux fleuve et l'éternelle mort,

Dans cet encombrement d'inutiles scories
Dont le charge à grands coups le bras actif du Sort,
Cadavres épuisés, consciences pourries,
Victimes du génie et victimes d'amour,
Ne comptera jamais ce qu'il roule en un jour
De fleurs qui n'ont pu vivre et de femmes flétries!





DIEUX MOURANTS.

SONNET.

Battu des vents, fouetté des eaux, la face ouverte
Par la foudre, voué par l'Église à l'enfer,
Le Men-Hir des Kimris sur la lande déserte,
Comme un géant vaincu, chancelle aux nuits d'hiver.

Seul, maudit comme lui, mais la tête encor verte,
Le chêne des Bretons, tordant ses bras de fer,
D'un mâle enlacement soutient l'idole inerte,
Se tient sur la défense et rugit vers la mer :

« Oui, nous mourrons ! Derniers survivants des grands cultes,
Nos rudes majestés subiront les insultes
De l'homme, toujours lâche avec ses anciens dieux.

« Du moins, tombons ensemble et qu'un seul coup nous tue,
O mon frère ! Et périsse, avec nous abattue,
La beauté de la terre où priaient les Aïeux ! »

Finistère.





LES PIGEONS DE SAINT-MARC.

Sur le blanc parvis où Venise
Vit Barberousse le païen
Baiser de sa lèvre soumise
Le pied nu d'un moine italien.

Aujourd'hui rendez-vous des filles,
Des portefaix, des désœuvrés,
Des soldats pâles, sans familles,
Qui fument dans un coin serrés,

8

Comme aux jours de la gloire antique,
Quand midi sonne et qu'ils ont faim,
Les pigeons de la République
Descendent picorer leur grain.

Gras, luisants dans leur robe bleue,
Comme des reliques d'autels,
Ces mendiants traînent la queue
Avec des dédains d'immortels.

Ils mangent! Les palais splendides
Sont là pour abriter leurs nids;
Peu leur importe s'ils sont vides
Et si les maîtres sont bannis.

Ils mangent! Nul joug ne leur pèse.
Sous les becs de l'aigle sanglant
Un pigeon sensé couve à l'aise ;
Comme aux pieds du lion volant.

Les gens du Nord, les gens d'Afrique
Font cercle autour du vil repas ;
Une lady mélancolique
Soupire et les suit pas à pas ;

Les maigres catins qu'on transplante
Pour réchauffer leurs sens flétris
Prennent la pose roucoulante
En les voyant si bien nourris.

Seul, le gondolier, mâle et rude,
Croise à l'écart ses larges bras;
Le ciel lourd de la servitude
L'écrase. Il les maudit tout bas :

« Ouvrez donc, ouvrez donc ces ailes
Qui se gonflent dans l'air léger,
O parasites infidèles,
Lâches valets de l'étranger !

« Avez-vous peur des grands espaces
Qu'enflamme le soleil d'été,
Ou que les gerbes soient moins grasses
Aux sillons de la liberté?

Ah! la honte monte au visage
Si ceux qu'un soir peut délivrer
Viennent mendier l'esclavage,
Et s'il ne reste pour pleurer

« Sur cette déplorable terre,
Sans armes, sans pain, sans échos,
Que les fils nus de la Misère,
Cloués par elle à leurs cachots! »

Venise, 1864.



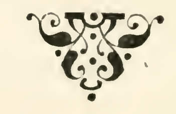
CHANSON.

J'ai connu l'ineffable ivresse
Des longs baisers, du rêve heureux
Au plein midi de la jeunesse,
Sur un beau sein, sous de beaux yeux,
J'ai connu l'ineffable ivresse.

J'ai connu le grand désespoir
Des séparations maudites;
Comme un homme ivre, sans y voir,
Qui chancelle, cherchant des gîtes,
J'ai connu le grand désespoir.

J'ai crié vers la Mort inerte,
Sans force à suivre mon chemin,
Lui montrant ma blessure ouverte
Afin qu'elle y plongeât la main ;
J'ai crié vers la Mort inerte.

Il faut vivre avec le passé !
La Mort a fait l'oreille sourde,
Et dans ma douleur m'a laissé.
La mémoire est parfois bien lourde.
Il faut vivre avec le passé.





DOULEURS.

Le fils est mort. Son lit est vide. Les marteaux
Ont fini de clouer son corps nu sous les planches.
Noire sous le soleil qui bat les dalles blanches,
Prête à partir, la bière attend, sous les flambeaux.

La chambre, vaste et nue, est pleine de silence.
Des gens en deuil, poussant les portes avec soin,
Entrent, du bout des pieds, sans parler. Dans un coin
Par instants, comme un bois qu'on brise, un cri s'élance.

A genoux, sur sa bouche écrasant son mouchoir,
La mère, par la fièvre et le jeûne brisée,
Dans sa Bible en lambeaux sous les larmes usée,
En hoquets étranglés répand son désespoir.

Sa fille tient sa main et pleure par derrière ;
Et la tante au front gris, veuve faite aux douleurs,
Ne répond elle-même, hélas ! que par des pleurs
A l'enfant qui sanglote et qui veut son grand frère.

Seul, debout, droit et blanc comme un cierge, les yeux
Rivés à ce cercueil où gît sa joie entière,
Sans pleurer, sans prier, les bras croisés, le père.
Ainsi qu'un étranger, entend ces bruits affreux.

Il connaît ces départs : au cimetière sombre
Deux pierres l'effrayaient avant qu'il eût quinze ans.
Plus tard, il a mené là-bas trois beaux enfants,
Sa sœur, et tant d'amis qu'il n'en sait plus le nombre.

C'est un homme. A vieillir, on devient calme et fort.
Vous ne monterez plus vers ses yeux immobiles,
Larmes des doux enfants et des femmes fragiles,
Bonnes larmes, par qui toute angoisse s'endort !

Quand l'âme est bien trempée, elle n'a plus d'issue.
Les combats, en champ clos, s'y livrent corps à corps.
En silence, d'un coup, sans rien perdre au dehors,
Il faut que la douleur y cède ou qu'elle tue !





NOSTALGIE.

Quand le lion, doré du reflet des grands sables,
Dans le cachot infect qui roule sur les flots,
A secoué longtemps ses chaînes misérables
Sous l'insulte et le fouet des lâches matelots,

Et qu'il débarque enfin sur l'affreux quai de pierres,
Parmi des portefaix, des tonneaux, du haillon,
Des grouillements chétifs d'enfants nus et de mères
Mendiant, au ciel froid, l'aumône d'un rayon,

Avec terreur flairant l'air glacé qui l'éveille,
En sursaut, de sa queue ébranlant ses barreaux,
Il se dresse, agitant sa crinière vermeille :
La foule s'épouvante au bruit de ses naseaux.

Il marche, il marche en long dans sa cage, il regarde :
Partout des murs fangeux étouffent l'horizon,
L'aurore sans chaleur, languissante et blafarde,
Fume comme une lampe au clou d'une prison :

C'est l'atroce laideur, la laideur sans lumière.
Le captif a compris la lâcheté du sort,
La révolte impuissante, et que sa force altière
N'a plus qu'à se courber du côté de la mort.

De son mépris royal couvrant cette cohue,
Il bâille alors, il fronce un sourcil irrité,
Et, sans daigner rugir, sur sa patte velue
Pose sa tête lourde avec tranquillité,

Clôt les yeux, puis contemple au fond de sa mémoire,
Avant de s'endormir, ses royaumes perdus,
Au pied des hauts palmiers les chameaux étendus,
La source où les ibis après lui venaient boire,

Et la fraîche caverne où hurlaient ses amours,
Et, dans la liberté de l'horizon immense,
Sur le désert qui brûle, écrasé de silence,
Son fier soleil qui monte et s'élargit toujours!

Quand le destin brutal nous jette sur la vie,
Au lamentable aspect de ses réalités,
Grand lion, qui de nous n'a pas eu cette envie
De clore, ainsi que toi, ses yeux épouvantés?

Qui de nous, comme toi, s'enfermant dans son rêve,
N'attendrait volontiers dans la paix du sommeil
Que ce drame insensé se transforme ou s'achève?
Va, tu n'es pas le seul à pleurer ton soleil!

Sur ce vieux globe usé par les vents et la pluie,
Squelette mal vêtu de ses bois un jour verts,
Nous aussi, nous traînons notre exil qui s'ennuie
Entre un été furtif et d'éternels hivers ;

Altérés, plus que toi, de clartés et d'espace,
L'œil inquiet, le sang fouetté d'âcres ardeurs,
Lourdement, nous tournons dans notre prison basse,
Les pieds pris dans la chaîne et la pensée ailleurs.

Rien, rien autour de nous n'est fait à la mesure
De ces grands souvenirs qui vivent sous nos fronts :
Quel ciel est assez clair, quelle onde est assez pure ?
L'amour, sans les remplir, coule en nos cœurs profonds.

Et nous crions sans cesse : « Où donc, où donc est-elle,
Cette patrie, hélas ! d'où nous sommes venus,
Nourrissons arrachés trop tôt de la mamelle,
Pêle-mêle jetés sur des rocs inconnus ? »

Combien de temps, voguant au milieu des étoiles,
Le navire divin qui portait les captifs
Dans l'azur sans limite a-t-il gonflé ses voiles,
Avant de s'amarrer à ces pauvres récifs?

Le voyage a duré bien des siècles sans doute,
Car l'homme, au débarquer, était devenu vieux,
Et déjà, dans le fond de son âme en déroute,
L'oubli montant couvrait la figure des dieux.

Vainement il s'obstine à fouiller sa mémoire,
Fange épaisse où l'avare a perdu tout son or,
La nuit qui l'enveloppe est chaque jour plus noire,
Rien ne luit à ses yeux de l'antique trésor.

Qu'importe? Il cherche encore, il cherchera sans trêve
Ce rivage confus qu'il ne peut deviner,
Car toutes ses douleurs s'endorment dans son rêve,
Quand son rêve lui dit qu'on y peut retourner.

Paris, 1864.



DISPERSION.

Comme le corps qui va revivre
Dans l'eau courante et les blés verts,
L'âme aussi, que la mort délivre,
Se mêle-t-elle à l'univers?

Pour moi, c'est fait. Ma vagabonde,
Mon âme, hélas! depuis longtemps
S'éparpille à travers le monde
En mille atomes palpitants.

Combien de ses vives parcelles
Tournent, ô goëlands plaintifs,
Avec la neige de vos ailes,
En Bretagne, au flanc des récifs !

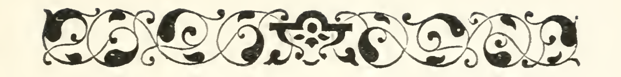
Dans les églises d'Italie,
Combien de ses lambeaux épars
Dorment sur la lèvre pâlie
Des madones aux longs regards !

N'a-t-elle pas, cette pauvre âme,
Comme tant d'autres, dans Paris,
Vu s'éteindre sa jeune flamme
Sous la cendre des sots mépris ?

Les poëtes aux doux langages
M'ont pris un peu d'elle souvent;
J'en ai, sur les Alpes sauvages,
Beaucoup jeté dans le grand vent.

Ah! qu'il m'en restait peu de chose
Le soir où, voulant y puiser,
Une femme triste, au front rose,
Me la but toute d'un baiser!





SURVIVANTS.

D'un rude paysan mort hier à la peine,
Mort sur sa vigne, au coup de quatre-vingt dix ans,
Le convoi, lent et noir, vers l'église lointaine
Serpente au grand soleil, par les guérets luisants.

Quatre gars en sueur sont ployés sous la bière;
Pêle-mêle, à pas lourds, suivent les vignerons.
A la file, on entend s'égrener le rosaire
Des femmes, haletant sous leurs longs capuchons.

Pas un arbre dans l'interminable poussière
D'où s'étende un lambeau d'ombre sur les piétons.
Deux vieillards essoufflés, qui traînent en arrière,
Trébuchent; leurs doigts chauds glissent sur leurs bâtons.

Ils tirent sans pitié, tirent leurs jambes mortes:
Va-t-on dans l'affreux trou, jeter, sans leurs adieux,
Le dernier compagnon de leurs jeunesses fortes,
Mâle et triste débris du grand siècle, comme eux?

Car ils furent tous trois de vaillants camarades,
Aux bataillons du Rhin, sous Kléber! Tous les trois,
Ivres de République et fous de canonnades,
De bonne heure ont mené gaîment la chasse aux rois.

Du Zuyderzée au Tibre, à fières enjambées,
Vaux et monts, ils ont tout franchi plus d'une fois,
Et quand Moscou flambait, dans les poutres tombées,
L'arme au bras, les derniers, ils ont passé, tous trois!

Le noir cortége va, va par la longue plaine,
Se perd sous le taillis à l'église adossé...
Les vieux n'en peuvent plus, ils tombent hors d'haleine,
Demi-morts, au revers brûlant du blanc fossé !

Côte à côte étendus, chacun, l'œil sur la trace,
Croit entendre son glas qui sonnera demain ;
Il songe que, cloué sans force à sa paillasse,
L'autre ne suivra plus son corps à mi-chemin,

Tandis qu'au loin, là-bas, dans les fermes vosgiennes,
Les Prussiens attablés ricanent, triomphants,
Et boivent au trépas des races trop anciennes
Où les hommes lassés n'engendrent plus d'enfants !





CHUT!

A LOUIS RATISBONNE

Quand on revient au gîte après un long voyage,
Poudreux, l'âme changée autant que le visage,
Après les pleurs, les cris, les baisers éclatants
Que la bouche altérée attendit si longtemps,
Autour du vieux foyer tout bourré de bruyère,
Où crépite en riant la flamme familière,
Escabeaux et fauteuils, en rond, vont assiéger
Le déserteur chéri qu'on veut interroger.
Les marmots, dans les bras enchaînés à grand'peine,
Rêvant de pantins d'or et de bijoux de reine,

Se plaignent à mi-voix que l'on n'entr'ouvre pas
Les ballots trop discrets qui vont geler en bas.
Les vieillards sérieux et les femmes muettes,
Lui reprenant les mains dans leurs mains inquiètes,
S'assurent que c'est lui, bien lui, le revenant;
Et vont chercher d'avance en cet œil rayonnant
Les mirages pensifs des savanes désertes,
La blancheur des glaciers, l'ombre des palmes vertes,
Les reflets inconnus du merveilleux soleil
Qui mûrit mieux l'amour et le citron vermeil,
Et le regard troublant des belles étrangères,
Et l'épouvantement des vagues mensongères
Où la proue essoufflée enfonce en écumant,
Comme un cheval lancé dans le sable fumant.
Lui, pourtant, dans le cercle, en silence, regarde.
Tel, après l'ouragan, le vigneron hasarde
Vite un pied dans son clos et tâte avec terreur
Sous les pampres blessés chaque bourgeon en fleur.
Il compte lentement ces têtes qu'ont fanées
Les tempêtes de l'âme et les lourdes années,
Et sur les fronts rangés recueille tour à tour

Le rire épanoui qui fête son retour :
« Où donc, dit-il, où donc ma nourrice Thérèse,
Qui, la quenouille au bras, les deux pieds dans la braise,
Pâlissait, en contant, derrière les verrous,
Sa terrible rencontre avec les loups-garous?
— Vers son clocher, là-bas, nous l'avons emmenée :
Elle a voulu mourir où sa fille était née.
— Et Jean le magister talonne-t-il toujours
Ses troupeaux d'écoliers heurtant leurs sabots lourds?
— Oui, certe, et le dimanche au fond du chœur, dans l'ombre,
Son psaume chevrotant traîne une voix plus sombre.
— Bien. Alors parlez-moi de Marc, le beau garçon,
Dont les bœufs blancs ouvraient à la jeune moisson
Une route si nette au travers de la plaine.
Que de fois, à la chasse, il m'a fait perdre haleine!
Sans doute, maintenant, quelque femme aux grands yeux
D'un rire matinal emplit son chaume heureux,
D'un époux mâle et fort épouse belle et forte.
Combien voit-on d'enfants jouer devant leur porte? »
Nul ne répond, mais comme en juillet, un éclair
Etouffe tout à coup la chanson du flot clair,

Et, poussant vers les nids les ailes effrayées,
D'une angoisse muette a blanchi les feuillées,
Tels d'une brusque horreur tous sont pris à la fois.
Le plus vieux se décide enfin, baissant la voix :
« Mon fils, la mort l'a pris. Il dort au cimetière. »
Et le dur voyageur qui traversa la terre
Subitement pâlit et n'ose plus parler.
Les mères alentour commencent à trembler,
Et couvrant leurs enfants de confuses caresses,
Ramassent sur leur sein ces vivantes richesses,
Comme si des voleurs s'allaient jeter sur eux.
Et nul ne bouge, et nul n'ose lever les yeux
Vers la croisée obscure où le vent monotone
Traîne, comme une main d'aveugle qui tâtonne,
Le sourd chuchotement de la neige d'hiver.
Elle entend de si loin, la Mort au bras de fer!
Dans son repos léger malheur à qui l'éveille!
Son nom seul y suffit, coulé bas dans l'oreille.
La chambre s'affadit d'une odeur de cercueil;
On écoute... O terreur! au dehors, vers le seuil,
Sur le verglas cassant chemine un talon ferme,

Déjà la porte en bas sur quelqu'un se referme...
Les degrés, un par un, craquent dans l'escalier...
Un pas rapide et sec traverse le palier,
Et chacun la croit voir, la passante funeste,
Entrer, l'œil flamboyant, dans le cercle, et, d'un geste
Brusque et dur, empoignant l'enfant qui veut crier,
L'étendre, froid cadavre, au devant du foyer!





TOMBÉE DE NUIT.

Comme un pêcheur, dans sa nacelle
Courbé, tire à lui d'un bras fort
Le filet épars qui ruisselle
Sur l'abîme noir dont il sort ;

Pas à pas, le Soleil ramène,
En reculant sous les pics bleus,
Son manteau de pourpre qui traîne
A grands plis sur la plaine en feux.

La forêt tiède qu'il dépouille
Frissonne, et dans ses longs réseaux,
Avant que le frais ne les mouille,
A recueilli tous ses oiseaux,

Tandis qu'au grand ciel pâle, en face,
Comme un blé qui lève en avril,
Pointe la floraison vivace
Des étoiles dans l'air subtil.

La terre, sans cri, sans secousse,
Glisse au sein calme de la nuit,
Comme l'enfant qu'une main douce,
Sans l'éveiller, pose en son lit;

Devant la paisible agonie
Du jour, qui tombe en sa beauté,
L'homme las, brûlé par la vie,
S'entr'ouvre à la sérénité,

Et sur son âme inassouvie
Roule, avec l'ombre qui l'endort,
Une lente, une longue envie
De descendre ainsi dans la mort.





L'ÉBAUCHE.

Sur une statue inachevée de Michel-Ange.

A CHARLES BLANC.

Comme un agonisant caché, les lèvres blanches,
Sous des draps en sueur dont ses bras et ses hanches
Soulèvent par endroits les grands plis distendus,
Au fond du bloc taillé brusquement comme un arbre,
On devine, râlant sous le manteau de marbre,
Le géant qu'il écrase et ses membres tordus.

Impuissance ou dégoût, le ciseau du vieux maître
N'a pas à son captif donné le temps de naître;
A l'âme impatiente il a nié son corps!
Et, depuis trois cents ans, l'informe créature,
Nuits et jours, pour briser son enveloppe obscure,
Du coude et du genou fait d'horribles efforts.

Sous le grand ciel brûlant, près des noirs térébinthes,
Dans les fraîches villas et les coupoles peintes,
L'appellent, vainement, ses aînés glorieux!
Comme un jardin fermé dont la senteur l'enivre,
Le maudit voit la vie, il s'élance, il veut vivre...
Arrière! Où sont tes pieds pour t'en aller vers eux?

Va, je plains, je comprends, je connais ta torture.
Nul ouvrier n'est rude autant que la Nature;
Nul sculpteur ne la vaut, en ses jeux souverains,
Pour encombrer le sol d'inutiles ébauches
Qu'on voit se démener, lourdes, plates et gauches,
Sous le destin manqué qui leur brise les reins.

Elle aussi, dès l'aurore, elle chante et se lève,
Pour pétrir au soleil les formes de son rêve,
Avec ses bras vaillants, dans l'argile des morts ;
Puis, tout d'un coup, lâchant sa besogne, en colère,
Pêle-mêle, en un coin, les jette à la poussière,
Avec des moitiés d'âme et des moitiés de corps.

Nul ne les comptera, ces victimes étranges,
Risibles avortons trébuchant dans leurs langes,
Qui tâtent le vent chaud de leurs yeux endormis,
Monstres mal copiés sur de trop beaux modèles
Qui de leur cœur fragile, et de leurs membres grêles,
S'efforcent au bonheur qu'on leur avait promis !

Vastes foules d'humains flagellés par les fièvres !
Ceux-là, tous les fruits murs leur échappent des lèvres.
La marâtre brutale en finit-elle un seul ?
Non. Chez tous le désir est plus grand que la force ;
Comme l'arbre, au printemps, veut briser son écorce,
Chacun, pour en jaillir, s'agite en son linceul.

Qu'en dis-tu, lamentable et sublime statue?
Ta force, à ce combat, doit-elle être abattue?
As-tu soif, à la fin, de ce muet néant
Où nous dormions si bien dans les roches inertes,
Avant qu'on nous montrât les portes entr'ouvertes
De l'ironique Éden qu'un glaive nous défend?

Oui, nous sommes bien pris dans la matière infâme :
Je n'allongerai pas les chaînes de mon âme,
Tu ne sortiras pas de ton cachot épais!
Quand l'artiste, homme ou dieu, lassé de sa pensée,
Abandonne au hasard une œuvre commencée,
Son bras indifférent n'y retourne jamais.

Pour nous le mieux serait d'attendre et de nous taire
Dans le moule borné qu'il lui plut de nous faire,
Sans force et sans beauté, sans parole et sans yeux.
Mais non! le résigné ressemble trop au lâche,
Et tous deux vers le ciel nous crîrons sans relâche,
Maudissant Michel-Ange, et réclamant des dieux!

Florence, 1865.



LA RETRAITE.

Dans mon cerveau bruyant, plein de tumulte,
Babel étrange, où se heurte et s'insulte
Le long troupeau des doutes douloureux
Dort à l'écart, enfoui sous les roses,
Hors du fracas, dans des grilles bien closes,
Un coin de rêve où je puis être heureux.

Comme un marchand assourdi par la ville,
Au jour tombant, d'un pas léger, enfile
La sente verte au détour des maisons,
Humant l'air libre, et sourit quand l'accueille,
Avec l'odeur fine du chèvrefeuille,
Un cri d'enfants roulés dans les gazons ;

Le soir, quand j'ai bien sué sous ma tâche,
Le dos fouetté par la pauvreté lâche,
Dans ce jardin je m'enferme à trois tours.
Seul je connais ton enceinte sacrée,
Verte retraite à jamais vénérée,
Dernier débris de mes jeunes amours !

Celle qui m'ouvre est toujours pâle et douce ;
Sa robe chante en caressant la mousse,
Ses yeux sont las, elle a pleuré souvent ;
Et, sous l'éclair pensif d'un grand sourire,
Je vois son front s'assombrir et reluire,
Comme la mer qui tremble sous le vent.

Elle me prend les mains toujours de même,
S'assied à l'ombre, et je lui dis : « Je t'aime. »
Dans les lauriers petille un ciel charmant;
Toujours de même, entre ses bras posée,
Ma tête lasse aspire la rosée
Des baisers frais qui pleuvent lentement.

Rien n'est changé ni pour moi ni pour elle.
Sur le roc pur de cette âme fidèle,
Pour le laver, a coulé la douleur;
Comme autrefois cet œil voilé m'enivre,
Comme autrefois la belle soif de vivre
Épanouit vers Dieu mon âme en fleur!

Et vous glissez, ô pesantes années,
Comme d'un toit les neiges étonnées
Par le soleil, vous glissez de mon front!
Et j'ai vingt ans, et j'entends à ma porte
Sans s'arrêter passer la noire escorte
Des désespoirs qui vers d'autres iront.

O cher amour! ô silence adorable,
De l'ombre molle envahissant le sable!
Délicieux parfums du soir doré,
Frémissement profond des mains étreintes!
Vagues langueurs des prunelles éteintes!
O cher amour dont je suis enivré!

A cet enclos de l'extase éphémère
Un hôte seul, un hôte qu'on espère
Pourrait frapper la nuit, d'un pied heureux!
O vrai gardien des amours éternelles,
O chaste Mort qui rouvriras nos ailes,
Nous t'attendions; viens nous prendre toux deux!





FANFARE.

Triste est l'arbre sur le rocher
Qui se voit en mai dessécher
Sans jeter de floraisons roses,
Triste est la femme sans époux
Qui n'endort pas sur ses genoux
De nourrisson aux lèvres closes

Triste est la source dans l'étang
Qui ne peut jaillir en chantant,
Heurter des ponts, froisser des herbes;
Plus triste est sous le ciel d'été
Le vieux laboureur alité
Qu'appelle en vain l'odeur des gerbes!

Toute chose est triste, ici-bas,
Qui ne vit pas, qui n'agit pas,
Stérile dans son calme inerte :
Bateaux à sec, canons rouillés,
Viveurs flétris, bois dépouillés,
Cerveau vidé, maison déserte!

O poëtes, battus des vents,
Chers compagnons, restons vivants,
Notre cœur fût-il en ruine!
Soldats de Dieu, narguons la mort,
Et, d'un front mâle, et d'un bras fort,
Tenons haut la lyre argentine!

Car c'est honte égale aux chanteurs
De se taire ou de mettre en pleurs
L'âme humaine aisément ravie;
Sonnez encor, sonnez toujours,
Vaillants Espoirs, fermes Amours,
Sonnez la marche de la vie!





TABLE

L'AME EN FÊTE.

LA CHUTE DES RÊVES.



Imprimé

PAR J. CLAYE

POUR ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

